
LA PERVERSION SELON SAM RAIMI

Nico Prat

LA PERVERSION SELON SAM RAIMI

ESSAI / CINÉMA

Suivi éditorial Benjamin Fogel et Erwan Desbois

Correction d'épreuves Hervé Delouche

Design couverture Lucien de Baixo

Conception graphique intérieure Camille Mansour

Mise en pages Lou Hillereau

ISBN 978-2-488376-04-4

Diffusion / Distribution Pollen

© Playlist Society, 2026

35, rue Kléber, 92300 Levallois-Perret

www.playlistociety.fr

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

 **Playlist Society**

INTRODUCTION 9

PARTIE 1 13

PERVERSION 15 La chair comme terrain de jeu

DES CORPS 33 Anatomie de l'horreur

44 Le corps adolescent

PARTIE 2 47

PERVERSION 50 La connaissance

DES REGARDS 54 Miroirs et réflexions

63 La caméra

PARTIE 3 67

PERVERSION 69 La machine hollywoodienne

DES CODES 83 Les attentes du public

CONCLUSION 93

INTRODUCTION

Nous sommes en 1982, sous le soleil de Cannes. La 35^e édition du festival de cinéma est présidée par Giorgio Strehler¹. *E.T., l'extra-terrestre* de Steven Spielberg, sera projeté en clôture de l'événement, pour sa première mondiale. La sélection officielle en compétition se compose de vingt-deux films, et la Palme d'or est attribuée, à l'unanimité et ex æquo, à *Yol, la permission* de Yılmaz Güney et *Missing* de Costa-Gavras. À l'écart du tapis rouge, loin des lustres et des trophées, une rencontre a lieu, immortalisée par un cliché.

George A. Romero a, en ce mois de mai 1982, 42 ans et déjà deux classiques à son actif : les deux premiers volets de sa série des morts-vivants, *La Nuit des morts vivants* (*Night of the Living Dead*, 1968) et *Zombie* (*Dawn Of The Dead*, 1978). La volonté de Romero de prendre des risques et de repousser les limites, récompensée par le succès rencontré par ses films, a ouvert la voie à d'autres cinéastes indépendants. Sur cette photographie qui a survécu au temps, le « roi des zombies » pose, tout sourire, à côté de l'un d'entre eux : Sam Raimi, gamin de 22 ans dont le premier film², *Evil Dead*, est sorti l'année précédente. S'appuyant

¹ Giorgio Strehler (1921-1997) était un metteur en scène de théâtre et d'opéra, parmi les plus importants en Europe.

² Techniquement, c'est *It's Murder!* (1977), d'une durée de 70 minutes, qui est le premier long métrage de Sam Raimi, mais celui-ci ne fut projeté que deux fois. Publiquement dénigré par son réalisateur, il ne bénéficie d'aucune distribution officielle.

sur des effets spéciaux bricolés et un sens de l'humour un peu bête et très méchant, *Evil Dead* est un succès – et ce d'autant plus qu'il n'a coûté que 350 000 dollars³. Un budget rassemblé grâce au court-métrage *Within The Woods* (1978), tourné avec ceux qui resteront les complices de Sam Raimi tout au long de sa carrière – Bruce Campbell, Scott Spiegel et Robert Tapert –, et pensé comme un moyen d'attirer des investisseurs pour un projet plus ambitieux. « Ce n'était pas vraiment un prototype, mais plutôt un « pilote⁴ » ou quelque chose dans ce genre, pour *Evil Dead*. C'était vraiment quelque chose que nous pouvions montrer aux financiers, pour leur dire : "Vous voyez, nous allons faire un film d'horreur, et ça va être comme ça. Nous aurons des monstres, du maquillage. Bruce Campbell y sera l'un des acteurs." Ils pouvaient donc le voir jouer, voir ce qu'on savait faire, même si ce n'était pas exactement la même histoire⁵. »

Ce jour-là à Cannes, Sam Raimi est aux anges. Il rencontre enfin l'une de ses idoles. Il confiera des années plus tard, en promotion pour la sortie de son film *Jusqu'en enfer* (2009)⁶ : « Le premier film d'horreur qui a eu un impact énorme sur moi a été *La Nuit des morts-vivants* de George Romero. J'avais probablement une dizaine d'années et ma sœur m'a introduit

³ Il est important de noter que les sources à ce sujet divergent, et qu'il est difficile, voire impossible de connaître le budget exact du film. Une chose est certaine : c'était peu.

⁴ Dans le monde de la télévision, un pilote est l'épisode initial ou prototypique d'une série télévisée, d'un jeu télévisé ou tout autre type d'émission, qui sert à en présenter le concept à des diffuseurs.

⁵ « Sam Raimi Gives Us an Evil Dead History Lesson », *IGN*, publié le 30 octobre 2015.

⁶ Au micro du site Cinema.com.

en douce dans la salle sous son manteau [...]. C'est un crime qui a été commis à mon encontre, de me laisser regarder ce film (rires). J'étais trop jeune. Et ça m'a époustouflé. Je ne pouvais pas y croire. J'étais réellement horrifié (rires). »

Lors de sa sortie, *La Nuit des morts vivants* fait l'effet d'une déflagration. Tourné avec un budget modique, le film ose, pour l'époque, confier le premier rôle à un acteur de couleur, Duane Jones, impose une conclusion d'une noirceur désespérée, et utilise le motif du zombie comme prétexte à une satire sociale et politique au vitriol. Pour le jeune Sam Raimi, le choc est donc double. En plus de braver un interdit lié à son jeune âge, il découvre la subversion à l'écran, via une œuvre qui prouve qu'un film peut marquer durablement la culture sans passer par les voies officielles, en poussant un genre dans ses derniers retranchements, à la fois scénaristiques et politiques. Avec *Evil Dead*, Sam Raimi proposera à son tour sa déclinaison personnelle de cette transgression, qui prendra la forme d'un choc viscéral, formel et burlesque plutôt que d'un commentaire politique.

George A. Romero et Sam Raimi partagent une approche similaire du cinéma. Les deux cinéastes ont créé leurs propres communautés créatives, loin d'Hollywood – à Pittsburgh pour le premier, à Détroit pour le second –, en s'appuyant sur des amis et des proches pour donner vie à leurs idées. Ces noyaux durs, réunissant des figures comme le maquilleur et créateur d'effets spéciaux Tom Savini autour de Romero ou l'acteur Bruce Campbell auprès de Raimi, dépassent la simple logique d'équipe. Ils constituent une forteresse préservant leur vision

de l'influence des studios. Cette alchimie, nourrie par une confiance absolue et un langage esthétique partagé, est le terreau d'une liberté sans concession. Les premiers films respectifs des deux cinéastes en conservent une empreinte indélébile : une énergie de bande, des performances traversées par une tangible complicité, et la sensation que chaque image est le produit d'une ingéniosité collective face à l'adversité technique ou budgétaire.

L'un et l'autre ont su faire de la débrouille un art majeur, en faisant confiance aux effets spéciaux pratiques⁷, tels que le maquillage et les prothèses, ce qui donne à leurs films une viscéralité notable. Tout est plus réel, donc plus vrai, donc plus effrayant. Un autre lien entre Romero et Raimi est leur utilisation de l'humour. Bien que sombres et apocalyptiques, les films de zombies du premier contiennent des moments d'humour noir et de satire – *confer* tout ce qui a trait à la critique de la culture de consommation dans *Zombie*, qui se déroule dans un centre commercial. Raimi, quant à lui, utilise l'humour pour renverser les tropes⁸ des films d'horreur et ajouter un sentiment de légèreté. Tous deux sont prêts à expérimenter différentes techniques et styles, et n'ont pas peur de repousser les limites de ce qui est considéré comme acceptable, ou de bon goût. Une ligne directrice dont aucun ne déviara jamais, malgré les échecs, les doutes,

⁷ En anglais, « practical effects ». Il s'agit des effets spéciaux intégrés au cours du tournage, par opposition à tout ce qui est ajouté ou modifié ensuite, en post-production.

⁸ Un trope désigne un motif narratif, un schéma récurrent, un cliché, un archétype ou un dispositif conventionnel que l'on retrouve à travers de nombreuses œuvres de fiction : films, séries, jeux vidéo, livres...

et ce quel que soit le genre ou le studio. Cette volonté d'éclater les frontières – du bon goût, de la violence, de la crédibilité narrative⁹ – explique leur capacité commune à survivre aux fiascos financiers et à transformer chaque contrainte en signature.

En 1982, quand il croise Sam Raimi à Cannes, George Romero est à un tournant de sa carrière. À la fin des années 1970, il est pressenti pour réaliser *Les Vampires de Salem*, d'après le roman de Stephen King, mais il finit par abandonner le projet¹⁰. Comme il avait déjà pris plaisir à le faire après le succès de *La Nuit des morts vivants*, après *Zombie*, il délaisse le genre horrifique pour réaliser *Knightriders* (1981), un film sur des marginaux qui s'adonnent à des joutes à moto, en reprenant les codes et les tenues de la chevalerie. *Knightriders* est un échec commercial. Pour se remettre en selle, George Romero revient avec le film à sketches horrifique *Creepshow* (1982), tout en refusant d'être catalogué comme le cinéaste d'un seul registre, d'un seul style. Sam Raimi est fait du même bois. S'il reviendra toujours au genre horrifique, il ne reniera jamais ses envies d'ailleurs. Extraordinairement hétérogène, touchant à toutes les esthétiques et tous les domaines, sa carrière

⁹ Sam Raimi explique ainsi, à propos du premier *Evil Dead* : « À la base, nous essayions de faire ce que nous avions vu dans les films d'horreur, mais en essayant d'éliminer les parties ennuyeuses. C'est ce qu'on nous avait dit de ne pas faire. Un distributeur a déclaré : "Vous êtes fous, les enfants, avec ce scénario ! Vous ne pouvez pas mettre 50 minutes d'affilée de ce qu'ils avaient dans *L'Exorciste* sans toute l'exposition, la mise en place !" Mais c'est exactement ce que nous voulions faire ! Je voulais que ce soit 85 minutes de trucs amusants ! » - Chris Hewitt, « In Conversation With Sam Raimi », *Empire*, mai 2009.

¹⁰ Qui prendra finalement la forme d'un téléfilm en deux parties réalisé par Tobe Hooper, et diffusé en 1979.